

I

(en corps
14 ou 16)

VA-T-EN DANS LE PAYS QUE JE TE MONTRERAI (19)

en
capitales
italiques.

Partir sans savoir où - Recherche et Contemplation spéculative -

La vérité se paye - Orthodoxie idéale et slavophilie pratique -

Effet d'une Encyclique - Le sens de l'Eglise chez les laïcs ortho-
doxes - La foi dans les ténèbres.

Léoline

A DOM L..., BENEDICTIN) en petites capitales

Bruxelles, le 7 novembre 1939.

Cher et Révérend Père,

Avant de vous écrire, j'ai prié. En commençant cette lettre, je ne sais encore ce qu'elle contiendra; mais l'écrire m'est déjà prière. Ce qui doit s'y trouver me sera donné, je l'espère. Dans toute la misère de ma pauvre âme, dont je découvre la trop humaine bassesse à mesure que j'acquiesce plus réellement à l'entière volonté de Dieu, un seul lien me reste, inattendu, sisplendide que je ne puis que m'en reconnaître naturellement incapable et indigne : la décision, chaque jour plus ferme en dépit de l'agonie du Vieil Homme, de ne vouloir que ce que Dieu veut, de n'opposer aucune résistance, aucun prétexte, à ce que son Esprit voudra bien me dévoiler dans une mesure nouvelle de sa lumière. Je ne suis rien et je n'ai rien : mon bagage idéologique, je le tiens pour pur néant; à Celui qui me sollicite en cette heure, je n'apporte que ma faiblesse et mes péchés. Que j'examine mon coeur, le plus intime réduit de ma personne : je n'aperçois qu'instabilité, peur, incohérence, fuites devant les exigences de l'être, et cramponnement fébrile à l'être, à mon être - essentielle précarité. Dieu pourtant m'est témoin qu'en dépit du Vieil Homme je L'aime, plus que mon

père et ma mère, osé-je dire en toute sincérité que moi-même ? Droite est cependant mon intention lorsque je prononce l'"acte de charité"; mais tout un désordre en moi, tout un chaos - que, sans la foi, je ne pourrais qu'identifier à moi-même - dément je Vous aime PAR-DESSUS TOUTES CHOSES. Mais, si faible et lâche est ma chair, si ma nature pécheresse est centrifuge, au delà du moi empirique et quotidien mon âme, semble-t-il, comme le Prophète, "désire ardemment Yahweh dans la nuit". Je suis un homme de bonne volonté; aussi puis-je espérer tôt ou tard la paix promise à Bethléem.

Ce que j'attends de Dieu, ce n'est pas seulement l'assentiment passif au dogme, mais cette connaissance spontanée et en un certain sens insondable qui s'épanouit en sacrifice, en charité. Comme Samuel, je voudrais dire : "Parle, Yahweh, ton serviteur écoute !" Il ne s'agit pas de "conquérir" la Vérité, de la traiter "comme un butin" (Phil., 2:6), mais au contraire d'être conquis par elle, emmené par elle en guise de proie (Eph., 4:8), d'être connu par elle bien plus que de la connaître (Gal., 4:9). Ce préjugé, cette théotropie de l'intelligence - qui est toute notre faculté de connaître, et non seulement la raison - ne serait-ce pas ce judicium per modum inclinationis que l'Aquinate oppose au modum cognitionis de la logique (2)? Si nous ne formons tous ensemble qu'un seul Corps dans le Christ, et s'il n'y a qu'un seul Esprit pour l'animer, divers sont les dons : à chacun de nous selon sa grâce particulière. Certains sont qualifiés pour la recherche et la découverte; la même curiosité, le même besoin d'enrichissement intellectuel, la même inventivité - au sens latin d'invenire - braque le fanal de la raison, ici sur les mystères de la nature, là sur ceux de la surnature. Il en est même qui décortiquent le donné révélé comme une poule gratte le sol. Combien je préfère la spéculation au sens premier du terme : le miroir de l'esprit offert aux réalités transcendantes, l'attente passive et réceptive, cet étonnement platonicien dont tant de tropaires byzantins veulent que, surnaturalisé, il soit en nous le sens du mystère; combien plus conforme

à mes goûts, à mon tempérament, de "nourrir l'âme d'un simple et amoureux regard en Dieu", de "la séparer doucement du raisonnement, du discours... pour la tenir.. en respect et attention... L'âme, quittant donc le raisonnement, se tient paisible et attentive... Elle fait peu et reçoit beaucoup" (3). C'est, d'ailleurs transposée dans le domaine de la sagesse, de la connaissance théologique, la méthode védantine et plotinienne, la contemplation substituée à l'investigation.

Cependant, vous m'avez connu dialecticien, chercheur inquiet, plus enthousiaste de fureter que de trouver. Oui, dialecticien plutôt que logicien. Ou je me trompe fort, ou il y a là une différence d'"esprit", de tempérament : pour le pur logicien, les idées sont des prétextes; c'est le "jeu" qui compte, l'algèbre manipulatrice; s'il en avait le cynisme, il constaterait avec Diderot : "Mes idées, sont mes catins". Pour l'authentique dialecticien, le mouvement, la progression de la connaissance doit moins au taraudage de la raison qu'à la vie même des idées, à ce qu'elles recèlent de devenir et de fécondité. A l'impérialisme du logicien, le dialecticien oppose sa curiosité guetteuse, expectante. Au lieu de dissocier l'idée, il l'observe. Un pas de plus, et l'on aboutit à la contemplation naturelle de la métaphysique hindoue, du néoplatonisme. Mais le dialecticien élevé par la foi à la connaissance transcendante, s'il scrute paisiblement les mystères, s'il n'essaie pas de porter la main sur l'arche, mais se contente d'attendre qu'on lui montre, si son intelligence se fait prière, mendicité, et si son Père céleste lui donne ce pain nécessaire à la subsistance plénier de l'esprit, s'il contemple, s'il voit, sera-ce une suite de tableaux, de visions statiques ? recevra-t-il , non plus par l'impulsion propre à ses propres facultés d'investigation, mais en vertu d'une propulsion reçue ? En d'autres mots, la spéculation contemplative - je songe au pseudo-Denys, à Tauler, Eckart, Nicolas de Cüß - est-elle inertie ou participation au mouvement divin ? Ce que l'Acte Pur connaît d'emblée, pour être "esprit" par excellence, Il nous le départit à la mesure de notre faiblesse : la vision paulinienne elle-même n'élève-t-elle pas d'un "ciel" à l'autre ?

J'ai donc l'impression que, ces derniers temps, la progression de ma connaissance religieuse a changé de nature : il ne s'agit plus d'une raison mobile décrivant des cercles de plus en plus rapprochés autour d'une vérité immobile, mais plutôt, ce me semble, d'une vérité vivante, diverse et mobile -

- attirant, vers chacune de ses faces successivement découvertes, une intelligence passive et réceptive, "connaissant" dans la mesure où elle "est connue" (Gal., 4:9). Et pourtant, dirait St. Augustin, non est parva scientia Scienti conjugii ? Dialecticien ? Disons crûment : aventurier spirituel. Dans la prétendue recherche de la vérité qui m'a mené par des chemins étranges pendant de trop longues années, il y a une dose d'impudeur, de don-juanisme intellectuel, la volonté de jouir et de posséder, un manque profond d'adoration, d'humilité, de véritable familiarité envers Dieu, au sens étymologique du terme. Les prétextes religieux ne me font pas illusion, la complaisance envers moi-même éclate dans ce jeu, dans ce vagabondage de l'esprit; il existe un libertinisme d'apparence pieuse : mais c'est se rechercher soi-même, et non le Seigneur, le Roi (Phil., 2:21). Sensualité, convoitise de connaître, superbe d'une vie précaire qui s'affirme première : c'est tout comme ?

Or, ces derniers temps, l'impérieuse suavité de l'esprit m'a chaque jour, et avec une insistance de plus en plus inéluctable, tourmenté ad mortem : JE DOIS CHANGER... JE DOIS CHANGER... JE DOIS CHANGER... Cela m'obsédait comme le Tolle et lege d'Augustin. Changer? Donc anéantir, sans plus lanterner, les vestiges du Vieil Homme? Donc oser m'amputer de cette superbia vitae, sacrifier à l'instar d'Abraham "mon unique", ce qui m'est le plus cher, opérer sur moi-même l'indispensable chirurgie? "Si ton oeil est pour toi une occasion de chute...", s'il est en toi gâté, source de ténèbres, concupiscence de l'esprit... (Matt., 5:29 et 6:23; 1 Jean, 2:16). Donc, à proprement parler, mourir? - Oui, oui, mourir, Seigneur, à tout ce qui n'est pas Toi; mourir surtout à moi-même. Lentement et peu à peu, à cause de ma faiblesse et de ma lâcheté, mais avec une persévérance de plus en plus tenace, avec un sérieux de plus en plus déterminé. T'offrir l'obsequium rationabile, l'hostie vivante et sainte, celle qui T'agréa. Cesser graduellement,

mais sans retour en arrière, de m'identifier à cet amas de convoitises - charnelles, intellectuelles, prétendument spirituelles - que j'ai toujours tenu pour moi-même, à cet automate que régit le monde. Car si toute justice trouve en Jésus-Christ, sa manifestation, son corps, que suis-je moi-même, sinon "corps de péché", organisme au service du non-être : corps de mort ?

Cela se passait fin septembre. Si jamais je ne trouve Dieu, me disais-je, c'est que, Le cherchant pour moi, c'est moi-même que je cherche, moi-même que j'adore. On se répète ces choses pendant des années, mais comme du dehors, à la surface de soi-même. Elles n'ont rien de contraignant; elles ne s'identifient pas à l'impérieux graphique de la destinée; elles ne sont pas à l'intelligence comme l'air aux poumons. Or, voici que m'apparaissait, avec une évidence qui ne laissait aucun loisir au doute, comme un préjugé vital, quasiment comme une catégorie de l'esprit, la valeur suprême, absolue, du service de Dieu : faire sa volonté, c'est la béatitude... cui servire regnare est. Mais cette bienheureuse servitude requiert tout l'homme, y compris l'intelligence. Finie donc l'aventure, adieu le dilettantisme : il s'agit toujours, comme Samuel, d'écouter et d'acquiescer. A ce niveau, connaissance = obéissance. Dieu premier servi, aux dépens même de l'assouvissement intellectuel. Donc s'ouvrir à Lui, alors que notre être naturel, de par sa précarité même, est - parce que créaturel, pécheur, instinctivement porté au maintien de soi-même - essentiellement clos (4). Or, Illum oportet crescere, me autem minui.

Ce qui, depuis deux mois, a commencé tout doucement de me travailler, de me labourer en profondeur - sans âpreté, mais aussi sans répit, su-aviter et fortiter - me relançant tout le jour sans m'obséder, prévenant le moindre de mes actes, la plus fugitive de mes réflexions, freinant parfois (mais hélas ! pas assez) l'élan de nos convoitises, c'est donc le sentiment de mon indignité : "Malheur à moi ! Je suis perdu, car, homme à la bouche impure, je suis issu d'un peuple à la bouche impure. Et mes yeux ont vu le Roi, Yahweh-Tsébaoth (5) !" Cependant, cette "terreur" (6) n'a rien de la peur; elle est un signe d'élection, un gage de salut : cette "crainte de Dieu", cette vénération familière et filiale qui jetait les

fils des patriarches face contre terre devant l'ancien, c'est par elle que débute la sagesse, la connaissance illuminée par l'amour divin. Timor Domini : c'est la phase purificatrice, la "mer d'airain" devant l'intimité du sanctuaire.

Le pécheur connaît d'abord l'espérance sous l'aspect de cette terreur : tout est donc possible, puisqu'il souffre de son indignité. Et, dès lors : "Seigneur, que veux-Tu que je fasse ?" En même temps, un curieux instinct me pressait de "sortir" de quelque chose ou de quelque part; je me sentais comme Loth averti par les Anges, poussé, talonné : Va, va ?... Il me fallait abandonner quelque chose, mais quoi ? Pour la première fois, j'eus l'impression que ma vie allait subir une décisive réorientation; qu'un Autre allait me ceindre et me mener où le Vieil Homme ne voudrait pas; qu'autour de moi des Invisibles ouvraient et fermaient des portes : qui aperiunt, et nemo claudit; claudunt, et nemo aperit.

Puis la nuit s'est faite, opaque, lourde et paralysante. Il me fut dur à prier, dur à fournir le moindre effort. Jadis, je me fusse abandonné à cette torpeur, comme au désert le chameau s'agenouille pour attendre la fin du simoun. Mais maintenant, pour dénuées de paix qu'elles fussent encore, mes réactions, du moins, étaient instantanées, nombreuses : "Seigneur, je sais, je suis convaincu, persuadé jusqu'au fond des entrailles, que je suis misérable, indigne de ton service; et, cependant, puisque telle semble être évidemment ta volonté sainte, opère en moi tout de suite toutes tes vues sur moi, quoi qu'il m'en coûte !" (7)... Depuis deux mois, je vis au plus profond de la nuit : aucune perspective, pas d'horizon; c'est, semble-t-il, le mur de ténèbres à deux pas de moi, dans tous les sens. Dieu absent, mais d'une absence poignante, plus lourde, plus palpable qu'une présence. Tout ce qui fait contrepoids au goût de vanité, à l'atmosphère de vide et d'illusion, à l'expérience de la maya qui m'environne et me pénètre de toutes parts, c'est la volonté de rester fidèle à ma décision première, de servir coûte que coûte (et comme il l'entend) ce Dieu rigoureusement inconnu, et le pas-à-pas de mon inlassable persévérance : j'avance à tâtons dans un tunnel, sans même l'humble lueur de l'issue au bout.

De jour en jour, je me suis trouvé plus lucide à l'égard de moi-même, plus "humble" - mais combien, chaque jour, l'"humilité" de la veille me paraît naïf et

puéril orgueil le lendemain ? - plus combattif aussi, mais sans rien de bravahe. Plus alerte serait le mot, sur le qui-vive, après une torpeur d'un quart de siècle. Comme une sentinelle à son poste, guettant l'aurore proche.

C'est dans cette attitude que m'ont surpris deux faits.

D'abord, toute une série d'"explications" avec mes correligionnaires orthodoxes. Je ne vais pas vous détailler ici des positions religieuses que vous connaissez mieux que moi : indifférence méfiante vis-à-vis du dogme, "pour mieux en respecter le mystère"; dédain (craintif, au fond) à la précision théologique; carence de vie eucharistique, provenant, comme chez les Jansénistes, d'une persistance judaïque, le Numinosum primant ici le Fascinosum. (8) en dépit de l'esprit johannique dont on se réclame : la Présence réelle est ressentie à la manière de la Chéklinah sous l'Ancienne Loi (piété franciscaine, effusions eucharistiques de l'Aquinat et de St. Bonaventure sont, dès lors, inconcevables) (9); passivité religieuse si profonde qu'elle refuse tout espace vital à la "vive flamme d'amour" et débouche, chez d'aucuns, sur une mystique qui s'apparente à l'Islam; décétisme moral et spirituel (10); enfin et surtout, incompréhension de l'Eglise, négation pratique de son existence et, pour tout dire, quant à l'essentiel, attitude et réactions protestantes (11) sous d'antiques habitudes ethnico-nationales innocemment tenues pour religieuses. Ce qui me stupéfia, ce fut la persistance de ces "lacunes chez des "occidentalisés" : mis au pied du mur, quelques-uns se réfugiaient dans un relativisme "au-dessus de la mêlée"; la plupart, dans un anticatholicisme absolu : périsse l'Eglise visible plutôt que de concéder quoi que ce soit en faveur de Rome !

Le second choc me fut donné de l'extérieur par un compatriote, lui aussi né Catholique et passé à l'Orthodoxie. Des Russes m'avaient avoué déjà "ne pouvoir prier dans des églises grecques". Cet Occidental de naissance, que n'obnubilait aucun préjugé congénital, me déclara ne pouvoir mettre les pieds dans les paroisses de langue française créées par le Métropolitain Euloge et par le Patriarcat de Moscou : "L'Orthodoxie, me dit-il (12), correspond en réalité à un certain tempérament spirituel, à une mentalité, à telle façon, déterminée par vingt siècles de tradition, de réagir aux problèmes théoriques et pratiques de la vie religieuse. Elle est d'abord

et surtout une piété, une spiritualité, un état d'esprit" (13). Et il précisait : "J'ai vécu longtemps en Russie, je me suis insensiblement imprégné de cette mentalité. Mais vous, vous êtes resté Occidental, et cela se remarque à votre manie de vouloir définir théologiquement, en termes de pensée discursive, les positions orthodoxes, alors qu'il faut les sentir, y adhérer en quelque sorte malgré soi, et surtout hors toute motivation apologetique". Ce symbole-fidéisme ritualiste, Mgr. A...N..., délégué de l'Exarque du Patriarche oecuménique, m'a dit qu'il représente la position orthodoxe par excellence, en réaction contre la tendance qui, de Pierre Moghila jusqu'à Macaire et Philorète, "scolastise" en théologie. Là-dessus, je me suis mis à relire tout ce que j'ai pu d'auteurs slaves ou byzantins des dernières cent années. Et, bon gré mal gré, je suis arrivé à cette conclusion, qui m'obsède depuis tantôt deux ans déjà : slave avec les Slaves, grecque avec les Grecs, cette Orthodoxie-là n'est pas toute à tous; elle manque essentiellement de catholicité (souvent, même, ses tenants s'en font gloire); elle n'est pas "assiégée par les soucis que lui donnent toutes les Eglises"; que de fois, la nostalgie de l'unité passe pour une manifestation d'internationalisme purement humain ! Chacun pour soi et Dieu pour tous : cette formule de l'égoïsme populaire résume, hélas, cette mentalité qui se voudrait orthodoxe. Pour les Catholiques passés à Byzance dans l'espoir d'y trouver l'Eglise indivise des sept premiers Conciles, une Katholiké plus ouverte, plus oecuménique, plus "catholique" que Rome, amère est la désillusion ! Des Pères, des foules byzantines, si pointilleuses sur le formulaire dogmatique, à la digestion statique et à la self-complacency qui se révèlent à l'expérience d'aujourd'hui, la différence est réfrigérante. Il n'y a là aucune force expansive, aucun appétit missionnaire, et la vérité qu'on y possède est enterrée comme le talent de la parabole.

Où, la catholicité n'y est pas, parce que l'unité y est perdue. La catholicité est l'expansion (14) de l'unité; elle est l'unité en marche, l'unité-apôtre. Tout ce que j'ai dit depuis deux ans de l'unité, d'abord et avant tout intérieure - unisson, symphonisme, sobernost - je le crois et le maintiens encore (15). Seulement, je crois que, précisément, cela manque aux actuelles Eglises orthodoxes. Car il n'y a pas, au singulier, d'Eglise orthodoxe (16). Et l'Eglise "tout court" est, pour la plupart, le

cadet de leurs soucis. Les théologiens assez téméraires pour se préoccuper de l'Una Sancta - Seleviev, Boulgakov, auquel on pourrait opposer le si prosaïque, l'archino-minaliste Zankov - sont ipse facto suspects. Mes coreligionnaires sont, malgré leur réelle et sincère piété - ou faut-il dire : religiosité ? - absolument "stupidés", au sens cornélien du terme, quand je leur parle de l'Eglise, première valeur théandrique ici-bas (17). Je viens de passer un mois à tenter de leur en donner la compréhension, le désir et l'amour. Ce sont pourtant des amis très chers, mais "ça ne prend pas"...

Là-dessus, survient l'Encyclique Summi Pontificatu s. Je la leur ai lue et relue, commentée, interprétée, avec une joie grave et un enthousiasme secret. La plupart étaient étonnés; quelques-uns, consternés. Et, cependant, Pie XII a dit le Droit, le Droit divin; sa voix vraiment proclame le message évangélique avec une puissance telle qu'en vérité la terre entière reçoit la bonne semence, exactement ce qu'il fallait. Je l'en bénis de mes faibles forces; le Christ a parlé au monde par lui. Mais nous, Orthodoxes, qu'apportons-nous ? Que donnons-nous de nous-mêmes, de l'Esprit, du trésor que nous portons en des vases de terre, à l'humanité déchirée dans sa chair et dans son âme ? Rien. En tant qu'Eglise, que présence du Maître ici-bas, absolument, radicalement rien. Notre étroitesse religieuse - celle que ne révèle la pratique, le contact "du dedans" - tourne à l'égoïsme inconscient; abandonnant à lui-même le monde, nous nous réfugions dans le "climat" d'une piété savoureuse, naïvement éprise d'elle-même. Prise en ce qu'elle a de meilleur, cette piété débouche sur le quiétisme, donc sur la stérilité. Elle manque d'apostolicité, n'ayant rien de missionnaire qu'accidentellement, quand le tsarisme eut besoin de "missionnaires".

Pas d'unité, même purement intérieure, mais l'indifférence; pas de catholicité, mais la pétrification byzantine; pas d'apostolicité, mais l'inertie; quant à la sainteté, Bergson la qualifierait de statique. On ne pourrait la comparer - voir la fameuse "prière de Jésus" - qu'aux méthodes du Yoga; elle débouche, comme le Védânta, sur la contemplation, sur l'hénose, mais sans contemplata tradere, et ne voit rien au delà; qu'en puisse, à la manière d'un Vincent de Paul ou d'un Jean de Matha, se donner à ses frères, retourner de la bure vers les hommes en ambassadeur de Dieu, tenter de pénétrer la société comme le levain sature la pâte, non seulement cela

dépasse la plupart, mais ils tiennent cette manifestation de la charité surnaturelle dans les faits sociaux, cette divinisation des valeurs terrestres à travers l'homme (), pour une trahison à l'égard de la transcendance chrétienne (18).

Et l'on ne peut s'empêcher, en réalisant Les Deux Sources de la Morale et de la Religion, d'appliquer à l'Orthodoxie actuelle ce qu'écrit Bergson des mystiques orientales

Ainsi, tout ce que j'ai cherché dans la tradition des Pères grecs, ce Catholicisme biblique et patristique, cette précision si nette et vigoureuse dans la doctrine et dans la vie (19), s'évanouit ici : on a trahi et perdu la véritable Orthodoxie, dès qu'on a délibérément renoncé au SENS DE L'EGLISE.

C'est pourquoi j'ai vainement cherché chez nous, Orthodoxes, l'équivalent de ce patriotisme surnaturel, de ce loyalisme envers l'Eglise, Antiqua Mater, qu'on trouve en Occident dans des oeuvres comme Le Mystère de l'Eglise, du Père Clérissac, Le Christ dans l'Eglise, de Mgr. Benson, L'Eglise, du Père Sertillanges. Il y a trois jours, jusqu'à une heure du matin, j'ai tenté de montrer au plus pieux, au plus désintéressé, au plus "croyant" et zélé de mes amis russes, qu'il faut être, avant tout, membre du Corps unique, indivisible, de Jésus-Christ. Je lui citais St. Paul : "Le Christ est-Il déchiré ? Paul a-t-il été crucifié pour vous ? Est-ce au nom de Képhas que vous avez été baptisé ?" Je lui montrais, en lui rappelant la fameuse profession de foi prononcée par Seleviev dans l'oratoire du R.P. Tolstoï, que, sans cesser d'être Orthodoxe, même à la slave, voire tout en restant fidèle à cette interprétation slavophile de l'Orthodoxie qui en fait surtout, au sens premier du terme, une esthétique, le grand devoir, la condition même de la vie divine en nous, c'est de rester enté sur le Cep de Vigne, "Jésus-Christ répandu et communiqué", comme dit Bossuet, l'unique Eglise. L'Histoire, ajoutai-je, nous promène dans un labyrinthe, et nous pouvons hésiter à "localiser" cette Eglise. Mais, qu'elle existe assurément, que sa présence soit ici-bas le prolongement de l'Incarnation : à la fois patente et mystérieuse, "citée sur la montagne" et objet de foi (crede... unam... Ecclesiam), qu'il nous faille tendre de toutes nos forces à la trouver pour nous prêter au salut, voilà qui ne peut faire aucun doute... - Mais, fut la réponse, c'est du papisme ?

Peu m'importe où j'aboutirai ? De quel droit poserais-je des limites à l'action de Celui qui m'investit chaque jour davantage ? Le problème n'est d'ailleurs pas, au premier chef, intellectuel : de plus en plus, je suis pénétré de cette conviction (sans que j'y sois moi-même pour quelque chose, puisqu'elle s'oppose à mes habitudes d'esprit les plus invétérées) que parvenir à la lumière est d'abord affaire de vie, de bonne volonté, d'ouverture d'âme - qui facit veritatem venit ad lucem - et qu'il me faut PAYER, payer de moi-même, de ce trésor auquel s'identifie quasiment mon cœur (Matt., 6:21), de mon orgueil intellectuel, de mon "autonomie", l'acquisition de la perle unique. De telles vues sont vieilles comme l'Évangile, mais il faut toute l'érosion souterraine de la grâce pour qu'un jour elles nous soient intérieures et faillissent - vécues, expérimentées, "savourées" - du tréfonds même de notre être, avec lequel alors elles se confondent.

Malgré d'étranges failles et défaillances - où l'âme paraît abruptement vidée de toute assurance, perdant ses certitudes comme un égaré perd son sang - malgré ces tentations douloureuses où ma foi prise de vertige se dérobe, où ma prière suspendue dans le vide est comme inerte et morte, phénomène bizarre : durant ces syncopes mêmes de ma foi, je commence à ressentir celle-ci comme une colonne de quartz taillé, aussi translucide qu'un ciel d'été, aussi dure qu'un granit souterrain. A l'instant même où je sens le vide - ce terrible vide de Romains, 8:20, ce vide des hommes "sans espérance dans un monde sans Dieu" (Eph., 2:12) - je sais contre toute certitude, à moins qu'en ne sache en moi et pour moi, et "j'espère contre toute espérance" (Rom., 4:18). Tout s'effondre, mon âme perd pied, je "goute" avec horreur ces profondeurs du chaos et de néant vécu auxquelles semblent s'abandonner, vaincues, paralysées, toutes mes puissances. Mais, dans cette nuit, je m'obstine à interpeller le Vivant dont l'absence m'accable : "Père, Père miséricordieux et tout-puissant, au nom de Jésus-Christ je Te demande ton Esprit, ta lumière !" Et cette illogique, cette anormale obstination par laquelle je me refuse aux ténèbres triomphantes, j'y trouve le motif d'une telle joie - tout entière épanouie de voir, en ma faiblesse, se déployer la puissance du Père - que rien, désormais, ne peut me décourager définitivement. Oui, tout peut devenir "autre", valde ab istis omnibus, comme dit St. Augustin. "Autre" que la pseudo-

vérité façonnée d'après mes préférences intellectuelles et sentimentales. Moi qui reproche à mes coréligionnaires leur vérité toute subjective et immanente, proie toute désignée des mirages et des envoûtements de la chair et du sang, est-ce que je ne me calfeutre pas non plus, au fond, dans ce que la Princesse Palatine appelait "son petit religion à part soi" ?

Or, toute intervention de l'"homme naturel" - fut-elle revêtue des plus lumineux prétextes - toute recherche des quae sua sunt, non Jesu Christi, et la "religiosité" est la pire de ces idoles, altère la divine essence de cette foi "transmise aux Saints une fois pour toutes dans cet "esprit du Christ" que "possède" l'Eglise au dire de l'Apôtre. J'en suis donc à vouloir connaître la volonté de Dieu plutôt que sa vérité. Comment, dès lors, parler encore de "recherche" ? Non, je suis dans l'attente ; mais pour entendre la Voix qui relançait Samuel, il faut une âme de Samuel : docile, pure, enfantine. La foi, qui renonce à l'asthmatique prudence, à l'expérience myope, aux "dimensions" de la connaissance naturelle, ne confère-t-elle pas cette virginité de l'intelligence, cette pauvreté de l'esprit ?

J'avoue qu'ici le scrupule me prend, et j'ai horreur du scrupule, lèpre de l'espérance (la femme de Loth était une scrupuleuse). Le scrupule me ressaisit : ai-je bien la foi ? Ou, plutôt, cette foi me possède-t-elle ? Ah ! puisse-t-elle, sur le tard de mes jours, faire passer un grand souffle d'annihilation, de purification, de simplification, dans ma vie ! Moi qui, voici dix ans, n'étais sur le plan des âmes, qu'un outlaw, un corsaire morose et solitaire, comme il est merveilleux que le Père m'ait donné d'arriver où me voici : rien dans cette odyssée n'est de moi, sinon mes retards et mes recluses. Puisse-t-Il encore me prendre par la main, Lui le seul vrai Dieu, Lui, le seul signe d'amour, et me conduire, par des ténèbres qui sont plein jour s'Il les remplit, vers un tel don de moi-même qu'enfin je sois, dans son Eglise, dans le Corps de son Fils, un membre vivant, sain, communiquant aux autres, non sa propre putréfaction, mais la grâce et la vie du Christ à jamais béni ?

Priez pour moi, mon Père, et faites prier pour moi. Vous répondrez à mon cri, n'est-ce-pas ? Ce verre d'eau vous sera rendu par le Maître. Je suis, mon Père, votre respectueux serviteur.

NOTES

I

- (1) "Et Abram partit, comme Yahweh le lui avait dit"(Genèse, 12:1 et 4).
- (2) S. Th., I, q. 1, a. 6, ad 3.
- (3) Bossuet, Manière courte et facile de faire l'oraison en foi, etc., I et III.
- (4) cf. Dom Anselme Stelz, Théologie de la Mystique, trad. française, Chèvotogne, 1939, pp. 191-192 : "L'acte de foi est, pour chaque fidèle, un acte très élevé (transcendant ?), qui surpasse l'entendement des vérités psychologiquement déterminables... Le développement de l'h abitus de foi accroît donc l'intelligence surnaturelle par laquelle le fidèle entrevoit l'élément surnaturel du contenu de la foi. Le fidèle ne "voit", alors, pas seulement que la vérité est divine et qu'il doit y croire; son intelligence va plus avant, et l'âme, obscurément (à cause de l'inévidence de la foi), "voit", comprend, en un mot : expérimente la vérité divine... L'obscurité absolue de la foi demeure; mais la raison divinisée commence déjà, pourtant, à pénétrer plus à fond et plus immédiatement la vérité révélée et sa cohésion intérieure, non par la logique et la déduction, mais, en vertu de son propre être divinisé, qui lui fait concevoir immédiatement la vérité surnaturelle". C'est nous qui avons souligné certains mots dans ce texte.
- (5) La bouche - os - par où sort ce qui vient du coeur (Matt., 13:18), est faite pour la parole par excellence, exprimant le fond de notre être : e ratio. Le peuple à la bouche impure, c'est, depuis Adam, l'humanité incapable d'offrir à Dieu une prière qui L'honore : incapax Sancti. Mais la Révélation la met en face de Yahweh, présent en J.-Christ. "Malheur à moi", si je m'en tiens aux choses quae sunt hominum. Mais "la bénignité et la philanthropie

de Dieu notre Sauveur" nous ayant manifesté sa miséricorde en J.-Christ, le "malheur à moi" d'Isaïe fait place à l'espérance (Luc, 7:41-42).

- (6) Terribilis est locus iste; Hic domus Dei est, porta coeli; et vocabitur aula Dei (Commun de la Dédicace d'une Eglise). Cette maison de Dieu, qui est aussi son Autel, n'y peut-on voir, aussi, le coeur de l'homme qui s'offre au Père.
- (7) Cette prière m'a valu, pendant la guerre, l'internement par la Gestapo au camp de Breendonck, où j'ai passé une extraordinaire "retraite" spirituelle sans équivalent dans la vie libre.
- (8) On songe ici à l'entithèse de R. Otto dans Das Heilige.
- (9) Beaucoup d'Orthodoxes tiennent la mystique catholique pour "hérétique", anthropocentrique.
- (10) Se reporter à deux maîtres-tableaux, dressés par J. Wilbois, dans L'Avenir de l'Eglise russe, Paris, 19, et par le R.P. Congar, O.P., dans Chrétiens désunis, Paris, 193 : ce dernier surtout insiste sur l'ascétisme pratique de la piété slave.
- (11) C'est ce qui explique, comme on verra page , la facilité des convergences "oecuméniques". La notion du sobernost, qui réserve en dernière instance la suprême autorité dogmatique à l'ensemble du peuple chrétien (à quoi l'on pourrait répondre que l'ensemble du laos catholique accepte et ratifie, depuis des siècles, la suprématie du Pape. L'action catholique n'est-elle pas une réalisation concrète du sobernost ?), est à l'individualisme protestant comme la sociologie de Durkheim et de Lévy-Bruhl, à la démocratie du Contact social. Pour cette ecclésiologie collectiviste, l'Eglise visible consiste

essentiellement dans le laos et ce triomphe du "congrégationalisme" (étendu à toute la planète) apparente cette Orthodoxie au Protestantisme.

- (12) De nombreux théologiens, parmi lesquels le Père Boulgakov, développent cette thèse avec sympathie.
- (13) Le primat de la tradition - trop souvent de "chair et de sang" - amenait tels prêtres orthodoxes à vanter la transmission du sacerdoce de père en fils : "le prêtre célibataire, fils de laïc, est dépourvu de charismes spéciaux dépar- tis au clergé héréditaire"? A quoi nous répondions que cette conception rele- vait de la Loi mosaïque.
- (14) Que de fois l'on nous a dit : "on devient catholique, mais on naît orthodoxe. Qu'un Occidental puisse accéder à la vraie foi, voire même qu'il le doive, est inimaginable. Que chacun reste fidèle à la religion de ses pères : s'en- quérir du reste est diabolique !" Les prudentes déclarations "oecuménistes" de quelques hiérarques et théologiens rencontrent l'indifférence, souvent même l'hostilité, de cette masse laïque en qui réside en dernière instance le ma- gistère, selon la théologie la plus en faveur aujourd'hui (déjà, la hiérarchie byzantine en faisait état contre Pie IX).
- (15) Je devais changer d'avis peu après : et Alius te cinget, et ducet que tu non vis.
- (16) A moins de baptiser Eglise, comme Boulgakov, la simple vie communautaire, la participation collective à la vie impartie par l'Esprit-Saint, soit une fonc- tion substantifiée, un verbe érigé en nom propre. Trois ans après avoir écrit cette lettre, mes correspondants et moi-même avons revu de plus près cette ecclésiologie boulgakovienne, qui décrit quasiment "un mouvement" sans "mobi- le" : bergsonisme théologique (voir page...).

- (17) La théologie scolastique réserve le qualificatif théandrique, paraît-il, aux actions de l'Homme-Dieu, et l'on a reproché au Cardinal Mercier de l'avoir appliqué à Sa nature. Cependant, si l'on se meut dans la sphère de la pensée orientale, on constatera que, depuis St. Cyrille d'Alexandrie, théandrisme est généralement usité par nos frères séparés dans le sens d'humano-divinité. C'est ainsi que l'entendait Soloviev dans ses fameuses "leçons sur le théandrisme". C'est dans le même sens que le R.P. Congar emploie ce terme dans Chrétiens désunis.
- (18) Dans ces notes, pour la plupart postérieures de plusieurs années aux lettres qu'elles complètent, on ne peut que se référer aux pages classiques du R.P. Congar, dans Chrétiens désunis, Paris. De ce merveilleux florilège, extrayons ici quelques lignes (pp. 257-258) : dans le Christianisme orthodoxe, "le mouvement intérieur de la vie religieuse (se trouve orienté) moins dans le sens d'une organisation de la cité selon les exigences de l'idéal chrétien, que dans celui d'une fuite du péché, liée à la fuite du monde. Le monde était mauvais; on l'abandonnait au Mauvais... On acceptait d'être oppressé selon le monde, de n'en pas jouir, de ne même pas s'en occuper, de se détourner de lui, de ne pas le voir, afin d'être intérieurement illuminé et de recevoir la révélation de l'au-delà des choses de ce monde... Il semble bien que le sens aigu de cette opposition (entre le bien, identifié à la vie monastique, et le mal identifié à la vie ordinaire) ait porté souvent les âmes à abandonner ce monde à son péché, à ne guère faire effort pour y établir la justice et pour en sanctifier les réalités^{es} concrètes, et à ne concevoir la sainteté que retirée du monde". Cf. dans Véstnik (n° de décembre 1930) l'article de I. Lagesky sur "les deux intuitions contraires du destin de la Russie, de l'Eglise, du monde.. L'Antéchrist, s'est rendu maître du monde. Donc, tout effort créateur tendant à prolonger la marche historique de la culture chrétienne est une apostasie contre le Christ, un service déguisé rendu à l'Antéchrist, devient la norme du salut".

En réaction contre ce quasi-docétisme pessimiste, s'inscrit Fedorov, avec sa "philosophie de l'oeuvre commune" qui voit l'humanité déifiée commander en reine aux forces de la nature, pour les faire servir au plan de l'Esprit-Saint et déclancher ainsi la palingénèse (Matt., 19:28). Rara avis... Comparer devant la persécution, la réaction diamétralement opposée des Cristeros insurgés au Mexique et des Starovières se suicidant, sous Pierre le Grand, dans les forêts de Moscovie.

- (19) Alors que la théologie occidentale a hérité de la notion patristique d'infini synonyme de plénitude et de perfection, de réalité par excellence (l'Acte Pur), il semble qu'en Orient la plupart des esprits en soient restés à la vieille notion ionienne du possible universel, de l'indéterminé, de l'.
- Pour nombre d'Orthodoxes, mystère est synonyme de vague, de nébuleux. Boulgakov revendique la nature invertébrée, "cartilagineuse", protoplasmique, de la théologie et même des définitions dogmatiques, comme une marque de supériorité (par le "jeu" qu'elle laisse aux spéculations ultérieures) de Constantinople - Moscou sur Rome.
-